

**Francisco J. VARELA, *Quel savoir pour l'éthique? Action, sagesse et cognition*, Paris, Éd. de La Découverte, 1996, 122 pages.**

recension rédigée par [Jean-Pierre MEUNIER](#)

Dans ce livre, issu de conférences prononcées à l'Université de Bologne, F. Varela, dont on connaît les travaux en neurobiologie, s'aventure sur le terrain de l'éthique pour y développer une série de réflexions fondées à la fois sur les sciences cognitives et sur les traditions philosophiques non occidentales. Comme dans son livre précédent (*L'inscription corporelle de l'esprit*, en coll. avec E. THOMPSON et E. ROSCH, Paris, Éd. du Seuil, 1993), une mise en parallèle de ces deux fils directeurs permet de montrer leur convergence sur le plan de la pensée éthique.

Dès l'exposé de la question, l'auteur oppose à l'approche habituelle du comportement éthique "où l'on commence par étudier le contenu intentionnel pour arriver à la rationalité des jugements moraux" (p. 17) une approche du savoir-faire éthique spontané. Les développements récents des sciences cognitives semblent justifier cette dernière approche. Alors que les premières recherches en Intelligence artificielle, enracinées dans la tradition rationaliste et cartésienne, étaient dominées par le paradigme computationnaliste pour lequel la connaissance opère au moyen de règles de type logique, les recherches actuelles se tournent davantage vers la cognition comme activité concrète de tout l'organisme. Cette perspective est pour l'auteur l'occasion de présenter à nouveau, en termes simples et clairs, sa théorie de la connaissance comme "énaction" développée dans ses ouvrages précédents; théorie qui rejoint les vues de Piaget sur le développement cognitif à partir du couplage sensori-moteur et celles, plus récentes, de Lakoff et Johnson sur l'émergence des structures conceptuelles à partir de l'expérience corporelle. La cognition n'est donc pas fondamentalement affaire de représentation mais d'action incarnée. Une grande partie de notre vie mentale relève du faire-face, immédiat et spontané, dans de multiples situations (des "micro-mondes").

Le comportement éthique s'acquiert comme les autres comportements. Comme pour la cognition en général, la question centrale de l'éthique n'est donc pas celle du raisonnement mais plutôt celle du savoir-faire éthique. Or, ce savoir-faire éthique, négligé par les penseurs occidentaux, a été pris en compte par de grandes traditions de pensée non occidentales (le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme) et on ne peut, dit Varela, continuer d'ignorer ces traditions.

La seconde partie du livre intitulée "Du savoir-faire éthique" est précisément consacrée à la présentation des idées de Mencius, un confucianiste du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. dont l'autorité serait comparable à celle de Thomas d'Aquin dans le christianisme. Pour Mencius, l'homme dispose d'un savoir-faire éthique très ordinaire des inclinations qui peuvent être étendues grâce à l'attention et à l'intelligence comprise essentiellement comme recherche de correspondances et d'affinités entre situations: "l'intelligence doit guider nos actions, mais de telle sorte qu'elle corresponde à la structure des situations; elle échappe ainsi à la codification en règles et aux procédures" (p. 55). La compétence éthique, autrement dit, implique que la spontanéité l'emporte sur la délibération, que la distinction entre le moi (qui observe) et l'objet de l'action disparaisse, que le moi donc, loin d'être une entité unitaire centrale, soit de nature fragmentée ("nos micro-mondes et nos micro-identités ne formant pas un moi unitaire central, réel, mais une succession de configurations changeantes qui surgissent et se dissipent" (p. 60).

Le thème de la fragmentation du moi donne lieu aux développements de la troisième partie

du livre ("L'incarnation de la vacuité") fondée sur les sciences cognitives. La notion de fragmentation du moi rend compte de ce que l'activité cognitive, loin d'être un processus ininterrompu, est ponctué par des comportements transitoires auxquels il faut faire correspondre des assemblées, également transitoires, de neurones, marquées par une forte coopération multidirectionnelle. Dans cette vision "connexioniste" de la cognition, il n'y a guère de place ni pour le moi comme centre localisé, ni pour la notion computationnaliste d'un traitement séquentiel d'une information extérieure: "On ne peut pas dire que ces ensembles émergents, bien qu'artificiels, soient des «calculs» dans la mesure où l'on ne peut pas décrire formellement leur dynamique comme l'implémentation d'un algorithme d'ordre supérieur" (p. 88).

Le moi est en quelque sorte dépourvu de moi. Cette idée motive la quatrième et dernière partie qui poursuit le parallélisme entre cognition et traditions non occidentales. On y découvre que précisément "le savoir-faire éthique est la prise de conscience progressive et directe de la virtualité du moi" (p. 106).

Dans toutes les traditions bouddhistes, explique Varela, l'apprentissage &ndash;notamment éthique&ndash; consiste à reconnaître la vacuité du moi. Il s'ensuit un sentiment de sympathie, d'inclusion, ou de compassion, une aptitude à la décentration qui est l'opposé de l'égoïsme et ne repose pas sur des règles: "Comment encourager et incarner dans notre culture cette attitude de compassion universelle, décentrée, réceptive? Il est évident que cela ne peut se faire par le biais de règles et d'injonctions morales. Il faut la développer et l'incarner au moyen de disciplines qui facilitent l'abandon des habitudes égoïstes et qui permettent à la compassion de devenir spontanée et de se nourrir elle-même" (p. 119).

Un des principaux intérêts du livre vient de ce que, outre la correspondance mise en avant par Varela entre développement des sciences cognitives et traditions orientales, d'autres correspondances se laissent entrevoir. A travers l'exposé, il apparaît notamment que le computationnalisme et la théorie de l'énaction &ndash;qui s'opposent comme le font le calcul logique et l'analogie&ndash; entrent en résonance avec toutes sortes d'aspects de la vie sociale et morale, et que le choix entre ces deux options théoriques engage plus que la connaissance scientifique.